Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*

Lecture d'un texte de Merleau-Ponty (1908-1961)

Extrait de Phénoménologie de la perception (1945)

« Il n'est pas plus naturel ou pas moins conventionnel de crier dans la colère ou d'embrasser dans l'amour que d'appeler table une table. Les sentiments et les conduites passionnelles sont inventés comme les mots. Même ceux qui, comme la paternité, paraissent inscrits dans le corps humain sont en réalité des institutions. Il est impossible de superposer chez l'homme une première couche de comportements que l'on appellerait « naturels » et un monde culturel ou spirituel fabriqué. Tout est fabriqué et tout est naturel chez l'homme, comme on voudra dire, en ce sens qu'il n'est pas un mot, pas une conduite qui ne doive quelque chose à l'être simplement biologique – et qui en même temps ne se dérobe à la simplicité de la vie animale, ne détourne de leur sens les conduites vitales, par une sorte d'échappement et par un génie de l'équivoque qui pourraient servir à définir l'homme. »

Présentation du texte

Le texte de Merleau-Ponty semble travailler à relativiser la distinction entre nature et culture. Les deux notions demeurent soigneusement distinguées : « naturel » renvoie à « l'être simplement biologique », à ce qui est « inscrit dans le corps humain », aux « conduites vitales » : seraient « naturels » les comportements qui s'expliqueraient par la vie du corps et les exigences biologiques. « Culturel » renvoie à « conventionnel », « inventé », « fabriqué », et à la notion d' « institution », dont l'exemple par excellence est le langage.

Mais si les notions sont soigneusement distinguées, l'auteur s'attache à montrer qu'elles ne renvoient pas à deux types de « comportements ». Tout ce qui nous semble « naturel » est conventionnel, tout ce qui nous semble conventionnel est naturel. La première partie insiste

davantage sur la première idée : elle prend l'exemple du fait du cri de colère, du fait « d'embrasser dans l'amour », puis celui de la « paternité ». Les trois seraient aussi « conventionnels » que le fait « d'appeler table une table », le mot étant ici l'exemple par excellence de l'institution coupée de la nature, puisqu'il est relatif à chaque langue, non lié essentiellement à ce qu'il désigne, en un mot conventionnel, voire « arbitraire », et « institué ».

On peut remarquer que ces trois exemples sont inégalement paradoxaux. Crier dans la colère semble être une simple expression d'une crispation ou d'une agitation du corps ; on en dirait autant du cri de douleur. Mais à y réfléchir, on sent bien que d'un individu à l'autre, d'une situation sociale à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une relation à l'autre (parent-enfant, professeur-élève, officier-soldat, par opposition à la situation inverse), la colère ne suscitera pas la même attitude ; crier peut donc apparaître comme la marque d'une certaine situation, d'une certaine culture, de certaines conventions de comportements. Embrasser dans l'amour est-il nécessairement lié à l'acte sexuel ? On se rappelle la scène de *La guerre du feu* dans laquelle la femme oblige l'homme à lui faire face pour l'amour, entrée symbolique dans le monde de l'amour humain, véritable « face à face » de deux êtres, au lieu que l'acte sexuel se réduise à un acte purement biologique et instinctif. Ces deux comportements, Merleau-Ponty les appelle « conduites passionnelles », sans doute parce qu'elles sont pensées au départ comme prolongements de l'état du corps, donc « subis » (passivement).

Avec la paternité, on a sans doute un exemple de « sentiment », puisque l'exemple succède à la phrase : « Les sentiments et les conduites passionnelles sont inventés... même ceux qui, etc. ». Il s'agit donc du *sentiment de paternité*, non du *statut* de père, qui est évidemment social, donc « institué ». Le sentiment du père pour son enfant serait donc un produit de culture. On sait que l'animal ne s'intéresse que rarement à sa progéniture ; on sait aussi que dans certaines cultures, le « père » n'est pas le père biologique, et que le sentiment paternel peut tout à fait se développer chez un père adoptif. L'exemple semble d'ailleurs trop simple : pourquoi Merleau-Ponty n'évoque-t-il pas l'amour maternel, que nous associons plus spontanément et plus étroitement à la réalité physiologique de la maternité ? L'exemple aurait été plus paradoxal, mais sans doute par là même plus probant, puisque la thèse semble s'appliquer à *tous* nos sentiments et à *toutes* nos conduites.

Avec la deuxième partie, Merleau-Ponty semble tirer une conclusion générale relativisant la distinction en l'homme du naturel et du culturel. Il le fait avec une apparente et surprenante désinvolture : « Tout est fabriqué et naturel chez l'homme, comme on voudra dire ». Or ce n'est pas dire la même chose : on a déjà compris que nos comportements et nos sentiments sont conventionnels. Mais peut-on dire que tout soit naturel, et que par exemple le *mot* soit « naturel » ? On pourrait dire qu'il est « naturel » à l'homme de parler, mais ce serait un jeu de mots : que doit le langage à « l'être simplement biologique » ?

Ce qu'affirme Merleau-Ponty, c'est que tous les sentiments et toutes les conduites humaines lui « doivent quelque chose » (et il est vrai que même les abeilles ont une sorte de langage), mais que l'homme « détourne de leur sens les conduites vitales » : de l'acte sexuel il ferait une véritable expérience de rencontre avec l'autre (aimante ou violente, etc.), du langage un acte d'expression ou de signification, de mise en relation, par exemple, au lieu de l'usage purement utilitaire, « signalétique » du langage animal. Ainsi la conduite humaine et ses sentiments se comprendraient tous *à la fois* par leur enracinement biologique (il y en aurait toujours un) et par leur *sens*, toujours proprement humain. Ils auraient donc deux *sens*, l'un naturel, l'autre culturel (on voit que la

distinction est conservée), devenant ainsi « équivoque », pourvus en même temps de deux sens, l'un que donne la nature, l'autre conféré par l'homme lui-même.

Merleau-Ponty en arrive donc à « définir l'homme » par le « génie de l'équivoque », c'est-à-dire, sans doute, par la capacité d'inventer un sens, de *donner un sens humain* à des conduites au moins suggérées par le corps (car crier dans la colère n'est pas étranger à ce qui se passe dans le corps de celui qui est en colère, pas plus que se taire en serrant les poings). L'homme est animal, ce qui fait que ses conduites ont toujours un « sens » biologique, vital ; elles correspondent sans doute toujours à une logique corporelle, qui leur confère une signification ; mais l'homme rend complexe, « équivoque » (doué de plusieurs sens), ce qui dans « la simplicité de la vie animale » est « univoque », c'est-à-dire s'explique de façon unique, simple. L'acte sexuel, pour l'animal, est l'expression de l'instinct de conservation ; le cri, l'expression de l'état du corps. L'homme « redouble » de sens les conduites vitales, construisant un « monde spirituel » dans lequel rien pourtant n'échappe à la « vie animale ». Le texte nous conduit donc vers une définition très suggestive de l'homme comme *donateur de sens*, et nous invite à entretenir une façon de *comprendre l'homme*, à tout instant, d'une façon profonde, ouverte et originale, car on n'en finit jamais de penser cette mystérieuse identité du biologique et du spirituel, de la nature et de l'« institution ».